

How to Understand Israel in 60 Days or Less

Un taglit est un séjour organisé de découverte de la terre sainte proposé gratuitement aux jeunes juifs. Bien qu'elle ne soit pas pratiquante, et peu tentée par le côté éducatif de l'organisation, Sarah Glidden s'y embarque, avec son amie Mélissa. Ce roman graphique autofictionnel s'aventure - timidement - dans la découverte de la complexité de l'identité juive, mais aussi du conflit israëlo-palestinien.

Kiss Me, I'm Jewish : Sarah Glidden ramène la balle au centre

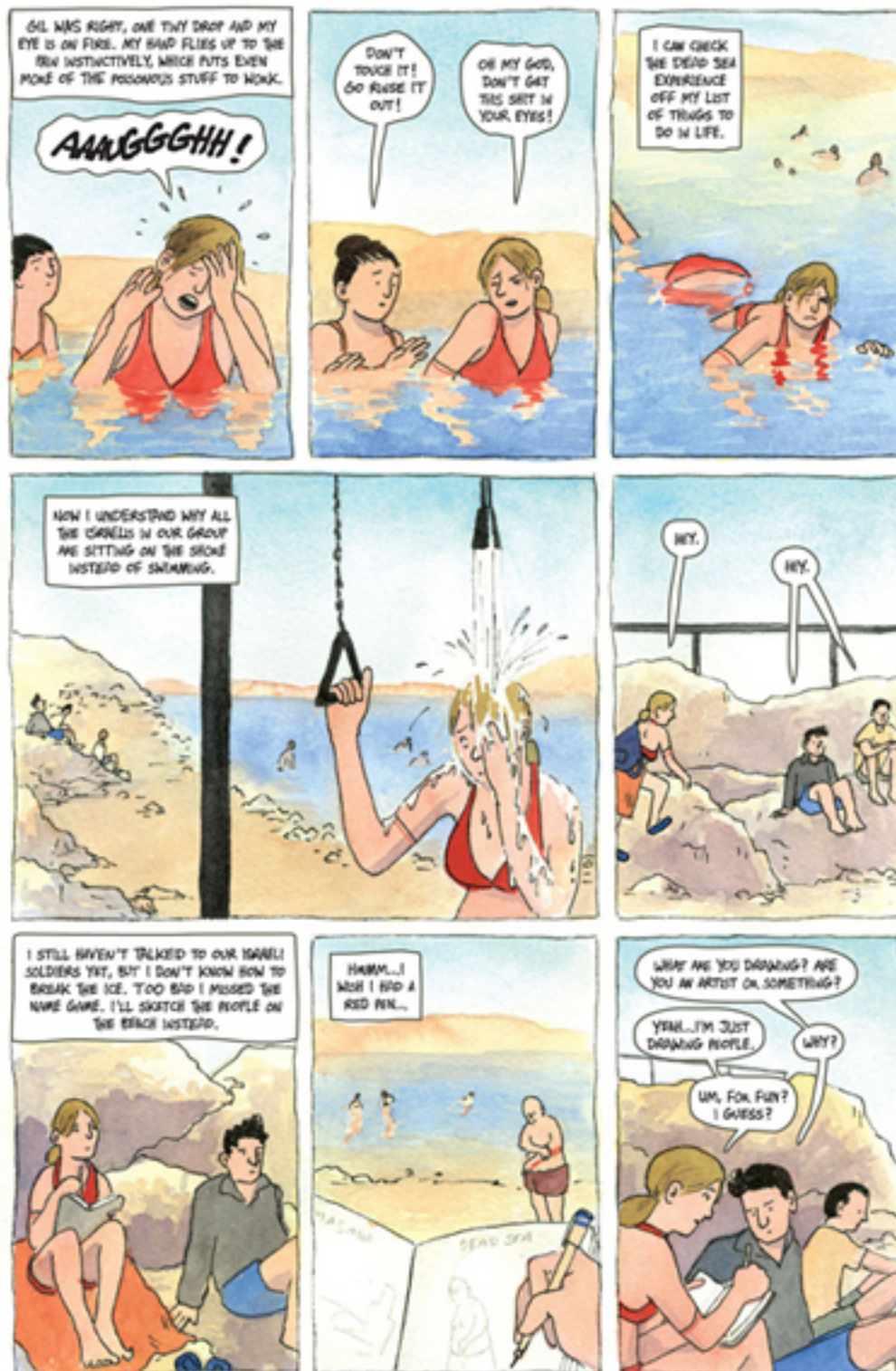


Ce roman graphique autobiographique¹ commence une année indéterminée après le 11 septembre, alors que Sarah Glidden saute le pas : prenant congé de son petit ami Jamil et de Brooklyn, elle s'inscrit à un *Birthright Trip* pour Israël. Glidden explique, pour les non-initiés, que le *birthright trip* (ou *taglit*) est une initiative d'Israël, financée aux deux tiers par des fonds privés, pour que les jeunes juifs de la diaspora puissent un jour découvrir la terre sainte. Pour son retour au pays qu'elle qualifiera plus tard d' « oncle embarrassant » (2010 : 109)², voire de « célébrité à la vie tapageuse qu'on approche enfin de (trop ?) près » (2010 ; 29), Sarah choisit la compagnie de voyages organisés « *Israel Experts* », option séjour à visée historique et politique. En grande partie parce que le voyage est gratuit, elle n'a pas trop de mal à convaincre Melissa, une de ses rares amies juives new-yorkaises, de l'accompagner. Critique à l'égard de la politique d'Israël, lectrice assidue du *New York Times*, et fiancée à un *goy* - pakistani-américain de surcroît - Sarah incarne une judaïté si explicitement progressiste qu'on en vient presque à oublier de se demander pourquoi, outre l'occasion de voyager à peu de frais, elle choisit de s'embarquer dans un voyage organisé durant lequel un discours forcément orienté lui sera imposé, et dont une des règles explicites est de ne pas s'éloigner du groupe.

Aussi, on n'est pas trop surpris lorsque Melissa, l'alter-ego consensuelle de Sarah, peste dans un kibboutz parce qu'il n'y a pas de lait de soja pour agrémenter son café, ou esquisse juste quelques poses de yoga dans l'aéroport de Newark lorsque des employés zélés de la compagnie israélienne la soumettent à une fouille rapprochée car sa judaïté sans *Bat Mitzvah* leur paraît par trop suspecte. On ne s'y trompera pas : Sarah et Melissa se réclament de la grande famille bien-pensante « *liberal humanist* » de New York. D'ailleurs, une des ambitions de Sarah n'est autre que de faire la lumière sur la question palestinienne grâce à un séjour de deux semaines en Israël, rien de moins. Évidemment, c'est cette prétention qui sera majoritairement mise à mal dans ce roman graphique dont la forme s'apparente à celle d'un carnet de voyages - ce qui n'est pas sans rappeler les ouvrages de Guy Delisle et, de manière plus générale, toute une tradition de reportage dessiné.

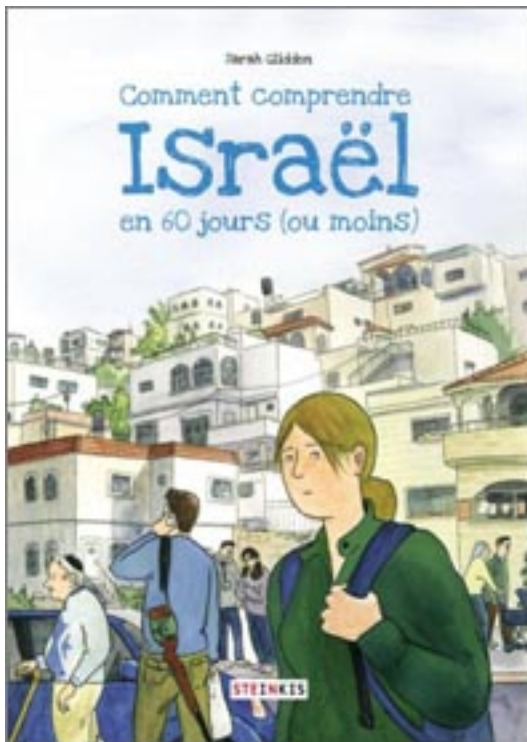
How to Understand Israel in 60 Days or Less est une création en deux temps ; c'est peut-être pour cette raison que ce roman graphique garde la saveur (mais aussi l'incomplétude) du climat d'immédiateté dans lequel il fut tout d'abord conçu. S'inspirant du conseil du créateur alternatif de bandes dessinées James Kochalka, pour lequel chaque jour appelle une planche, Glidden dessine tout au long de son *taglit*. Elle réalise ensuite des chapitres photocopiés en noir et blanc, qu'elle met en ligne sur son blog. Le succès de cette entreprise lui permettra d'ailleurs de présenter certains de ces travaux au festival MoCCA à New York. La couleur (et l'aquarelle) viendront par la suite, après que la légendaire maison d'éditions DC Comics a offert à Glidden la possibilité de publier la version complète de son travail au sein de la filiale Vertigo. Parodique de ces manuels de *self-help* ou *how to* qui fleurissent sur les étals des librairies anglo-saxonnes, le titre même du *comic* de Glidden moque la prétention de son personnage principal - et donc de son auteur - d'y voir clair sur la situation au Moyen Orient, tout en naturalisant le côté gentiment didactique de l'ouvrage. Car comme on pouvait s'y attendre, au plus le *taglit* avance, au plus les ambitions de Sarah s'effritent - jusqu'au moment de crise ultime, où une conférence à l'*International Hall* sur l'histoire de la création d'Israël (sous l'œil de l'imposant portrait du sioniste Theodor Herzl), rappelle Sarah à certaines réalités délicates. La plus perturbante de ces réalités est sans doute que, dans la période de l'entre-deux guerres, les Juifs d'Europe n'avaient pas d'autre choix pour fuir l'antisémitisme grandissant que d'acheter des terres en Palestine, ou de s'embarquer pour les États-Unis, qui, de toute façon, réservaient des quotas pour les populations juives dès 1925. Se demandant à ce moment-là si le lavage de cerveau prédit par son fiancé Jamil n'est pas en train de la faire irrémédiablement basculer dans le camp des « *bad guys* » (2010 ; 103) - et donc de la couper des certitudes confortables de sa vie new-yorkaise -, Sarah se reconnaît finalement un lien avec Israël, qui reste toutefois irréconciliable avec sa volonté de condamner le pays pour son implication dans le scandale palestinien. Les moments les plus réjouissants et les plus loufoques de ce roman graphique sont sans doute ceux où Sarah s'abandonne à imaginer un tribunal où elle est à la fois la plaignante, l'accusée, et les jurés, dans un procès où ses multiples personnalités ne parviennent jamais à se mettre d'accord sur la véritable teneur idéologique du *taglit*. Cependant, le tribunal imaginaire de Sarah peine à se décentrer de ses multiples *persona* et à s'appliquer à d'autres qu'elle-même. Ce tribunal aurait été bien opportun, en effet, pour se montrer davantage critique envers la performance de Gil, le leader charismatique du groupe, lorsque au cours d'une visite à Masada, il présente une version héroïque de l'histoire de la résistance des Sicaires contre les Romains. Cette résistance à prendre parti est d'autant plus surprenante que Sarah perçoit, à juste titre, que la version de Gil passe sous silence le fanatisme des Sicaires tel qu'il est décrit dans les textes anciens de Josèphe, et que l'histoire de Masada a été utilisée pour galvaniser les troupes israéliennes (ainsi que les jeunes juives de la diaspora qui s'embarquent dans un *taglit*).

Dans une interview accordée à *ActuaBD*³, Glidden remarque, à propos de la situation au Moyen Orient que, dans un contexte américain, « *les commentaires que l'on entend sont très tranchés, soit anti-israéliens soit anti-palestiniens* ». La vision qui émerge de ce roman graphique est certes modérée, à l'unisson avec l'aquarelle policée de Glidden et son trait ultra-simplifié (voire asexué), mais le problème de positionnement reste entier. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'être pro-palestinien, ou pro-israélien. Il s'agirait plutôt d'être contre toute forme de censure artistique, y compris la sienne propre, surtout lorsque cette censure affadit les terribles contradictions qui gangrènent l'âme humaine, fut elle juive ou hindoue. Et le roman graphique de Glidden semble presque se perdre ou se diluer à force, justement, de ne pas vouloir se perdre, à force de recadrer les errances de son personnage, et de ramener la balle au centre. Car c'est bien un *statu quo* auquel nous convie Glidden, pas seulement personnel, mais artistique - un voyage initiatique couleur pastel, pour ainsi dire, en accord plus-que-parfait avec les aquarelles du *comic* au cours duquel on a bien du mal à retrouver l'intensité des influences dont l'auteur se réclame : Marjane Satrapi (*Poulet aux Prunes, Persepolis*), Art Spiegelman (auteur du célèbre *Maus* et de *In the Shadow of No Towers*), et Joe Sacco (*Palestine, Gaza 1956*). A contrario de *Maus* dans lequel Spiegelman, pour essayer de pénétrer l'expérience interdite - du père déporté, de la mère morte, de l'autre, forcément inaccessible - va jusqu'à faire éclater la conscience du narrateur (et parfois, l'agencement ordonné des planches du *comic*), le roman graphique de Glidden reste marqué, malgré quelques envolées remarquables, par la réticence à savoir, ou à trop se dévoiler.



Dans l'interview déjà mentionnée précédemment, Glidden avoue regretter ne pas être passée de l'autre côté, en Cisjordanie, parce qu'un ami israélien le lui a déconseillé - une scène qui est déjà décrite dans son roman graphique, où Sarah se

laisse convaincre, peut-être un peu trop facilement, de ne pas prendre un taxi pour Ramallah. Toujours dans le roman graphique, la deuxième tentative de Sarah d'aller en Cisjordanie, par le biais d'une ONG, se termine, elle aussi, en eau de boudin. L'ONG n'honore pas le rendez-vous donné dans un parc, et il n'est bien sûr pas possible d'en prendre un nouveau, car le voyage touche à sa fin. Pour ma part, j'en suis venue à me demander si ces tentatives vite découragées (ou mal préparées) n'étaient pas juste un moyen de se donner bonne conscience. De façon encore plus dérangement, la réticence à savoir est aussi présente dans l'incapacité de Sarah à poser des questions aux jeunes soldats israéliens qui rejoignent, pour quelques jours, le groupe américain du *taglit*. Sarah les regarde partir, d'ailleurs, en pensant qu'elle a raté l'opportunité de les connaître vraiment, tant elle était occupée à être perturbée par leur présence. À la suite de cet épisode, Sarah demande à Melissa, qui reste évidemment sans réponse : « *est ce que ce sont ces mêmes soldats qui s'occupent de démolir les maisons ou de capturer des militants ? Ou est-ce que l'armée demande à des soldats de métier de faire le sale boulot ?* » (2010 : 147). Aussi, comme le remarque Judy Batalion dans son compte rendu du livre pour le *Jewish Quarterly*⁴, il semblerait que l'entreprise autobiographique de Glidden ne s'avance qu'en terrain hautement balisé. Batalion souligne par exemple que les omissions du livre de Glidden sont pour le moins perturbantes - le choix du *taglit* comme première approche d'Israël est à peine commenté, et les références au frère disparu dans un accident de bus laissent le lecteur dans l'expectative : serait-ce le même frère qui s'était lui-même embarqué dans un même voyage quelques années auparavant ? Et en quoi ce premier voyage pourrait-il résonner dans la propre économie familiale de Sarah (et dans celle du livre) ?



Finalement, *How to Understand Israel in 60 Days or Less* est une lecture agréable, mais qui manque à certains moments de substance, notamment parce que le personnage de Sarah, à peine esquissé, peine à porter le roman graphique vers plus de densité. Au cours d'une visite à la Mer Morte, Sarah et Melissa sont prévenues qu'il est impossible d'y nager, à cause de minuscules minéraux qui, une fois mis en mouvement, deviendraient de redoutables lames de rasoir, et leur entailleraient la peau. Sarah et Melissa s'avancent néanmoins dans l'eau, se tortillant tant bien que mal,

jusqu'à ce que Sarah se relève brusquement, et, pour plaisanter, esquisse un mouvement de danse. Sarah se brûle alors les yeux avec une goutte d'eau et reste bloquée en position accroupie, prenant conscience qu'elle ne doit pas faire de vagues si elle ne veut pas se blesser davantage. L'image est saisissante, et il est difficile de ne pas en faire une métaphore pour l'entièreté du roman graphique de Glidden. En effet, à l'instar de Sarah qui, à la Mer Morte, s'aventure dans des eaux dangereuses mais se retrouve condamnée à la stase car il en va (littéralement) de sa peau, le *comic* de Glidden ne se décide pas vraiment à se faire violence, mais pas vraiment à rester tranquillement sur le rivage non plus. Ce premier livre un peu timide, à certains moments consensuel, ne doit pas nous empêcher d'attendre avec impatience que Glidden passe de l'autre côté, avec son nouveau projet de bédé-reportage en Jordanie.

Delphine Munos

Novembre 2013



Delphine Munos est chargée de recherches FRS-FNRS et enseigne les littératures anglaises et américaines au sein du département des langues et littératures modernes. Ses principales recherches portent sur les littératures postcoloniales et diasporiques, ainsi que celles des minorités américaines contemporaines.

¹ Glidden, Sarah. *How to Understand Israel in 60 Days or Less*. New York: DC Comics (Vertigo), 2010.

² Toutes les traductions faisant référence à l'ouvrage sont les nôtres.

³ Lemaire, Thierry. « Interview avec Sarah Glidden », *ActuaBD*. 7 juin 2011. Web. Consulté le 16 octobre 2013.

⁴ Batalion, Judy. « Review : Sarah Glidden's *How to Understand Israel in 60 Days or Less* », *Jewish Quarterly*. Juin 2011. Web. Consulté le 16 octobre 2013.